

Kaplanian, Patrick : Mythes grecs d'origine. Vol. 1 : Prométhée et Pandore. Paris : Les Éditions de l'Entreligne, 2011. 442 pp. ISBN 978-2909623061. Prix : € 30.00

Le mythe de Prométhée, central dans cet ouvrage, est croisé d'un point de vue anthropologique à d'autres récits hésiodiques dits "des origines" : parmi ceux-là figurent notamment Pandore et les races hésiodiques. Les directions essentielles de cette étude sont articulées comme suit : l'auteur commence par présenter les données culturelles et littéraires qui touchent ces récits puis il s'intéresse aux grands mythes hésiodiques avant de terminer par des exposés méthodologiques qui concernent l'approche psychanalytique et anthropologique des mythes.

L'ouvrage est une porte ouverte vers le plus pur structuralisme "vernantien" (pour reprendre l'expression de l'auteur) lequel, évidemment, doit jouer un rôle sur les spécialistes de l'imaginaire grec, mais pas unique. Patrick Kaplanian revendique donc un parti-pris qui, en soi, ne poserait pas problème s'il n'était les soucis d'ouverture et d'inventivité scientifiques susceptibles d'animer certains de ses lecteurs. À vouloir réactualiser des thèses et les pousser jusqu'au bout alors qu'elles ont déjà fait débat, et qu'elles sont connues du public spécialiste, n'en tire-t-on pas une impression de déjà vu qui freine finalement un raisonnement qui aurait pu apporter du neuf sous le soleil béotien ? Que l'on ne s'y trompe pas : Jean-Pierre Vernant et ses émules constituent pour la mythologie grecque un apport réel et indispensable. Mais ne peut-on s'inspirer de ces recherches et d'autres conjointes pour renouveler plus avant le débat hésiodique ?

La démonstration présente des idées intéressantes qui ont trait, par exemple, à l'Elpis, à la nature des hommes primitifs ou au mythe des races et ses finalités. Pourtant, à brasser les thèses scientifiques essentiellement structuralistes, on a l'impression que l'auteur est parfois dépassé par leurs ramifications, ne menant pas jusqu'au bout les questions qui l'auraient mérité. Au fil de compte rendus de lectures qui gênent la fluidité et avantagent des détails forts pointus pour un public non-spécialiste, l'auteur se cantonne dans une méthode à la valeur contrastée. D'un côté les oppositions et polarisations révèlent, du point de vue de la pensée humaine, la façon dont Hésiode conçoit le monde et les mythes, et il devient passionnant de comparer la Grèce à d'autres civilisations pourvues des mêmes structures de pensée universelle. Anthropologie oblige, C. Lévi-Strauss demeure une référence incontournable. Mais d'un autre côté, est-ce au moyen du judaïsme ou de l'animisme acharné que l'on peut saisir la spécificité d'Hésiode dont l'originalité poétique, certes secondaire dans une collection centrée sur l'ethnologie, mérite pourtant d'être sondée ? L'intemporalité anthropologique n'est pas réhibitoire mais elle ne fait qu'ancrer Hésiode dans une distorsion spatio-temporelle si ample qu'on perd de vue son génie propre. Quelle fut donc l'intention de son poème ? Kaplanian pose la question et, avec elle, celle du contexte culturel du poète. Il y a certes d'autres manières d'aborder Hésiode que la philologie classique mais, du moment où l'on pose ces questions, il faut un tant soit peu s'y atteler, et ne pas se contenter de ce poncif dépassé et faux : "Hésiode ... s'adresse avant

tout au paysan" (282 s.). Consacrer un livre à la question, pointue, des mythes béotiens archaïques requiert a priori une plus grande ouverture historiographique. Car, mis à part les références structuralistes classiques – Jean-Pierre Vernant, Marcel Detienne, Nicole Loraux pour ne citer qu'eux –, on ne trouve que très peu de renvois à des recherches "extérieures" : le colloque "Le métier du Mythe. Lectures d'Hésiode" qui s'est tenu en 1996 à Lille, et la thèse de l'État de J.-C. Carrière, heureusement, aident à varier certains propos mais jamais dans la mesure où ils auraient permis de renouveler la réflexion sur le mythe des races. Lorsqu'on renvoie d'un trait de plume à des thèses antérieures de centaines de pages ou lorsqu'on lit que "[c]e mythe [des races] a intrigué plus d'un commentateur depuis des siècles" (248), on reste circonspect devant si peu de précisions. Kaplanian n'ose pas acérer ses réflexions autour de la structure classificatoire du mythe des races car il est vrai, écrit-il à la p. 265, que "personne ne [le] dit" (à voir ...) ; il ne faut donc pas l'écrire non plus ?

Finalement, quelle discussion y a-t-il à tirer de "récits d'origine" exposés en ronds d'oignons comme autant de mythes étiologiques du monde ou de l'homme que tous, peut-être, ne sont pas ? Au lieu de considérer et d'emboîter à tout prix les deux Prométhée dans un grand tableau de la création, pourquoi ne verrait-on pas que ce mythe, approché d'un angle unitaire, a pu se prêter à diverses manipulations poétiques ? Bien sûr, l'auteur reconnaît l'importance d'un paramètre de la pensée hésiodique, celui du travail, susceptible d'éclairer la complexité de ces récits. Mais ce critère de la composition poétique est strictement et invariablement intégré, sans discussions préables, dans cette grande peinture des origines afin d'en ajouter les couleurs et les soi-disant lacunes ; la chronologie des origines fait de même, avide d'emboîter temporairement tous ces mythes à l'instar de la recherche philologique anglo-saxonne récente, laquelle n'est cependant pas citée dans la bibliographie. Pour qui approche Hésiode comme un structuraliste à l'exclusion du reste, et comme un anthropologue, voilà un résultat qui ne manque pas d'étonner. D'où la nécessité, décidément, de bien réfléchir aux héritages et habitudes intellectuelles transmis par une vaste tradition historiographique qu'on ne peut survoler.

La lecture de cet ouvrage pourrait être plus stimulante qu'elle ne l'est déjà à condition de sortir de chapelles qui, depuis longtemps, tronquent la nature et la finalité d'une partie de la poésie hésiodique : ne savent-elles pas les bases d'une réflexion personnelle pourtant riche et freinée par l'esprit de compilation ? Certains "acquis" n'éludent pas les contradictions : à tout systématiquement opposer, peut-on dire, par exemple, que l'or (précieux) s'oppose à l'argent (semi-précieux) (290) ? L'opposé du précieux me semble être le vulgaire, pas la moitié. Ajouté aux nombreuses coquilles qui émaillent les pages, on se dit que davantage de temps aurait été bienvenu à la mise au point d'un sujet si difficile, vaste et passionnant.

Karin Mackowiak